

SAÏD MOHAMED
Sur la tête de ma mère



2024 © Éditions Lunatique
10, rue d'Embas 35500 Vitré
ISBN 978-2-38398-053-7

lunatique

2

La Mère, misandre à souhait, a bien fini par rendre dingue Le Père, ainsi que tous les mâles avec qui elle a vécu. La Mère, ne voulant pas dégager le plancher, a pris son temps avant de tirer le rideau. C'est morceau par morceau qu'elle a réduit la voile. Après chaque accident vasculaire cérébral, une nouvelle partie du programme buguait. Ça a commencé par l'équilibre et la mobilité. La parole n'a malheureusement disparu qu'en dernier, et jusqu'au bout il aura fallu supporter sa logorrhée, un idiome qui ressemblait à un mélange d'insultes, de réflexions incohérentes et d'expressions issues d'un langage paysan. C'est le seul héritage qu'elle m'aura laissé, avec mission de ne pas le laisser dépérir — une malédiction. Il est devenu de mon devoir de donner à entendre cette voix-là,

précisément; cette musique des mots, comme le son unique d'un chant de révolte solitaire; le bruit assourdissant que produit chez les proches la débâcle d'une vie; voix aux sons multiples entremêlées; littérature qui grouille d'instantanés relevant du cauchemar plus que du rêve; matériaux pour biotope. Donner à entendre ce souffle haletant; cette voix armée de rugosité, sans aucun trémolo; cette âpreté venue du fond de la campagne; ce langage si singulier du peuple qui n'a plus rien à perdre.

La vulgarité n'est pas affaire de mots, mais d'attention portée à la vie de l'autre – ce dangereux étranger. Les regards, les sentiments peuvent être vulgaires bien plus encore que les mots les plus grossiers, qui eux ne sont là que pour permettre aux damnés d'éruer. L'indécence du business des bons sentiments qui dégoulinent des écrans plasma est plus terrible que cette diatribe insensée : la grande foire lacrymale vous

cloue au pilori dans le regard des autres et vous étiquette définitivement comme un paria.

pp. 29-30

10

La Mère n'a jamais eu la fibre maternelle. Et pour cause! Ceux de mes aînés, frères ou sœurs, qui sont passés dans le fourneau de la cuisinière, ne me contrediront pas. Et ils ne témoigneront jamais contre La Mère, n'ayant eu le temps ni de voir la couleur du ciel ni même de respirer. Avortons de fratrie partis en fumée. Elle en avait « marre de tous ces mômes attrapés à cause de la bagatelle, vite fait sur le gaz, du café des pauvres

au sirop de corps d'homme». Et voilà que les futurs chérubins, qui auraient ému Madame la ministre des familles nombreuses, finissaient en cendres.

Son planning familial à elle, c'était l'aiguille à tricoter et la cuisinière avec une bonne bûche. Ni vu, ni connu. Ce qui comptait, c'est que l'effet désiré soit obtenu et «qu'au passage j'attrape pas une saloperie comme c'était souvent le cas pendant la guerre».

Tout le monde a su que pendant la guerre elle n'avait pas eu grand-chose, «bien que je n'aie jamais manqué de rien, question nourriture, vu que je bouffais tout ce que je trouvais dans la forêt, champignons, sangliers, chevreuils, lapins. Dans ce temps-là, du lapin y en avait autant comme autant. Ça détalait de partout avant que la myxomatose ne les fasse tous crever ». Elle était habituée à «avoir encore moins que tout le monde, depuis toujours». Alors, ça ne l'avait

pas dérangée de vivre dans sa cabane de branches et de fougères au milieu de la forêt, «vu que je m'en foutais pas mal». Elle avait une santé de fer à l'époque, et «pas rouillée, comme maintenant».

pp. 92-93

6

En enterrant La Mère, j'enterrais l'enfant que je n'aurais jamais été — ou jamais réussi à ne plus être. Quand on vit une enfance dans l'alerte, en pensant que sa survie en dépend, on garde des réflexes en mémoire. Cette saleté d'enfance dont on ne peut plus se départir vous colle à la peau.

Et il faut l'arracher lambeau après lambeau, en mettant les chairs à vif, si on veut la quitter et ne pas se reprendre l'ornière de ses géniteurs.

En même temps que le passé de La Mère refaisait surface, dans le silence de l'écriture retrouvé, le mien. Je lui avais tourné le dos, comme on s'éloigne des côtes pour regarder à perte de vue vers l'océan et l'inconnu que l'on sait exister par-delà les mers depuis que la Terre est ronde, même si à nouveau d'insanes crétiens doutent encore de sa rotondité. Ces terres familiales, je ne les connaissais que trop et savais qu'immanquablement elles me ramèneraient dans la bauge des premières heures de l'enfance et de ses terreurs.

Chaque jour s'attendre à voir succomber La Mère sous les coups du Père devenu alcoolique, poussé dans ses retranchements par la furie de La Mère, qui aurait rendu dingue le plus placide

des honnêtes hommes. Ce théâtre des grandes personnes, je ne pouvais l'enterrer qu'en riant, joyeux de cette délivrance.

pp. 158-159